



HAL
open science

Le Transit de l'Horreur, Migrants Abyssins en Egypte (1992-2019)

Fabienne Le Houerou

► **To cite this version:**

Fabienne Le Houerou. Le Transit de l'Horreur, Migrants Abyssins en Egypte (1992-2019). Migrations Société, 2020, N°179 (1), pp.177. 10.3917/migra.179.0177 . hal-02901715

HAL Id: hal-02901715

<https://hal.science/hal-02901715>

Submitted on 6 Oct 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution 4.0 International License

Titre : Le transit de l'horreur : migrants et réfugiés abyssins¹ au Caire (1992-2019)

A Transit of Horror : Abyssinians Migrants and Refugees in Cairo (1992-2019)

Fabienne Le Houérou
Directeur de Recherche, IREMAM
Fellow Institut Convergences Migrations/Global

lehouerou.fabienne40@gmail.com

Mots clefs :

Migration, Le Caire, Ethiopiens, Erythréens, Le Caire , Anthropologie de l'horreur, Déserteurs, Tortures, Trafic Humain, Barbarie Hospitalité, Maédât Al Rahman

Keywords

Migration, Cairo, Ethiopians, Eritreans, Anthropology of Horror , Deserters, Tortures, Human Trafficking, Barbarity, Hospitality, Maedat Al-Rahman

Résumé: Le présent article s'intéresse à la migration forcée des Abyssins au Caire de 1992 à 2019 en convoquant une enquête, qualitative et quantitative, conduite dans la capitale égyptienne en 2002-2005. Cette dernière s'appuie sur une anthropologie des émotions pour identifier -sur une durée de presque trois décennies- les continuités et les ruptures intervenues dans ce registre temporel en questionnant les dates charnières de cette migration. Il insistera particulièrement sur les expressions de la peur et son évolution de la voix même des migrants forcés et réfugiés .

Summary

This paper is focusing on The Abissinian Forced in Cairo from 1992 to 2019 recalling a qualitative and quantitative inquiry conducted in the Egyptian capital in 2002-2005. We will explore, on a time scale of almost three decades, an Anthropology of emotions to identify the continuities/ discontinuities and the turning points of this forced migration. The article is insisting on the expression of fears expressed by the voices of the forced migrants and refugees.

¹ Le terme abyssin nous permet d'évoquer les deux nationalités érythréennes et éthiopiennes.

Introduction

Au carrefour entre une anthropologie des émotions et une approche historique d'une migration internationale, le présent article tente d'historiciser les *conditions et états émotionnels* d'une vague migratoire sur un espace géographique déterminé qui, à certains égards, correspond également à un territoire mémoriel qui s'inscrit sur la très longue durée dans l'histoire des relations entre l'Abyssinie et l'Égypte. A cette fin, je me suis adossée sur des enquêtes quantitatives conduites par questionnaires introduits dans la capitale égyptienne de 2002 à 2005 (174 questionnaires) mais également des entretiens qualitatifs individuels et filmés. Certains de ces entretiens filmés ont été diffusés dans des documentaires télévisuels (Le Houérou, 2005, 2008, 2012). L'ensemble de ces matériaux s'inspire d'une anthropologie des émotions. Un courant minoritaire aux premiers moments de la discipline avec les travaux de Radcliffe Brown (théorie des sentiments) et ceux de Margaret Mead par les approches imagétiques de ses films sur l'enfance à Bali dans les années 1936-1939². Ce courant anthropologique a pris de l'ampleur aux États Unis à partir des années 1980 avec les travaux de Michelle Rosaldo (1980) sur le rôle des émotions dans la construction de soi et ceux de Catherine Lutz et Geoffrey White (1986). Cet article entend rappeler la pertinence analytique de ce que d'aucuns auront caractérisés comme « Anthropology of Suffering » (John Davis, 1992, Carolyn Nordstrom, 1984, Barbara Harrell-Bond, 1986) pour saisir les dynamiques de peur et d'effroi des réfugiés et migrants abyssins en Égypte relatés dans une enquête conduite il y a 18 ans au Caire et publiée en 2006 à l'Université Américaine du Caire³. Le présent article questionne la sensation de peur des réfugiés abyssins en Égypte sur une longue période allant de 1992 à 2019 et tente de démontrer l'évolution de cette peur en terreur en historisant une vague migratoire sur un même espace. Ces orientations méthodologiques posent l'hypothèse d'une superposition de dimensions (économiques, sociales, politiques, psychologiques) pour une compréhension holistique de la migration et insistent sur le rôle crucial des émotions dans la compréhension des dynamiques migratoires et dans la condition de l'exilé abyssin. Après avoir rappelé, dans un premier temps, l'évolution de la présence éthiopienne et érythréenne en Égypte de 1992 à 2019 en rapportant quelques chiffres officiels et officieux, nous tenterons, dans un second temps, d'explorer les espaces de la migration abyssine dans la mégapole égyptienne **en évoquant une ethnographie marquée par l'effroi** en donnant la parole à des réfugiés éthiopiens et érythréens entendus il y a 18 ans dans une enquête auprès des « déserteurs » et des migrants ayant exprimé les terreurs inspirés par la ville et ses polices. Cette analyse des « peurs » des réfugiés de 2002 s'est transformée autour des années 2008-2010 en une **ethnographie de l'horreur** en raison des crimes occasionnés par des bandes mafieuses avec l'ouverture d'une nouvelle route migratoire allant de l'Égypte à Israël en 2008. Les déserteurs de l'armée érythréenne demeurent, en 2019, le gros des contingents de jeunes migrants en provenance de ce petit pays. **Notre question se rapporte à l'universalité de ces émotions de peur, de terreur et d'effroi dans le rapport du migrant au pays d'accueil en situation de précarité juridique.**

² M. Mead, G. Bateson, « Childhood Rivalry in Bali and New Guinea » 1936-1938. Dans ce film les anthropologues Mead et Bateson explorent la gestion de la jalousie enfantine par les mères balinaises.

³ LE HOUÉROU, Fabienne, *Forced Migrants and Host Societies in Egypt and Sudan*, Cairo :The American University in Cairo Press, 2006, 93 p.

Méthodologie

En insistant sur le discours des réfugiés, en reprenant leurs mots, nous tenterons de situer ces peurs dans une approche corporelle. La localisation des émotions est ici une orientation épistémologique induite par la méthodologie des images et elle nous permettra de convoquer l'universalité de la condition de l'exilé comme « *tatouée au fer rouge* » par la sensation de peur qui se transforme au fil de l'histoire en horreur et qui s'inscrit dans la mémoire des migrants et réfugiés. Les orientations méthodologiques de l'enquête sur laquelle s'appuie ce travail ont façonné l'hypothèse de travail sur le rôle essentiel joué par les émotions dans la condition de l'exilé. Ces orientations sont rapportées dans l'ouvrage « *Forced Migrants and Host Societies* », publié en 2006 à l'Université Américaine du Caire. Cet ouvrage évoquait, de façon empirique, les résultats des questionnaires introduits dans les univers des réfugiés dans trois quartiers de la capitale égyptienne. Par différents graphiques, il tentait d'opérer une synthèse sur les conditions économiques, sociales et psychologiques des Abyssins au Caire. La population ayant répondu aux questionnaires représentait -à l'époque-presque 10% de la population estimée des Abyssins au Caire (estimations non rigoureuses des ONG et de l'ambassade d'Ethiopie). Toute la diaspora éthio-érythréenne a été approchée et invitée à répondre à des questionnaires de 4 pages écrits en anglais. Il est remarquable de noter que toutes les personnes entendues parlaient, écrivaient l'anglais et étaient issues d'une classe moyenne possédant un bon bagage scolaire corroborant les théories de l'immigration insistant sur le rôle moteur des classes moyennes dans les mouvements migratoires dans le monde et à fortiori en Afrique occidentale et orientale.

« *Contrairement aux images associées à la « crise des migrants » de 2015 d'Africains démunis tentant d'entrer illégalement en Europe, une part importante de celles et ceux qui quittent l'Afrique subsaharienne aujourd'hui appartiennent à diverses fractions des classes moyennes locales, et voyagent majoritairement avec des visas* (Héran 2018 ; Lessault et Beauchemin 2009)⁴

La spécificité de la communauté éthio-érythréenne du Caire se rapporte à sa composition sociale, en effet, cette dernière est composée majoritairement de déserteurs de l'armée érythréenne(2/3) et éthiopienne ayant fui leurs obligations militaires dans leurs pays d'origines mais également des jeunes femmes ayant trouvé des emplois dans le domaine ancillaire au Caire (1/3). Pour la majorité d'entre eux ils sont âgés entre 20 à 40 ans (seuls quatre éléments de plus de 50 ans ont été recensés). Les résultats obtenus établissaient que sur 174 personnes entendues 79% d'entre elles témoignaient être en situation de *dépression* (Le Houérou, 2006 : cit.p 23) et faisait état d'une paralysie sociale et économique en indiquant que leur activité principale était de *dormir pour oublier*. (Le Houérou, 2006, cit. p. 26). Aussi c'est de la voix même des acteurs sociaux entendus que la priorité de l'état d'anxiété nous a semblé être un état largement partagé dans la migration éthiopienne et érythréenne au Caire. Les images de cette inertie en rapport avec leur « peur du monde » nous montrent une population de jeunes hommes (entre 20 et 40 ans) en situation de paralysie présentant différentes dimensions. Une superposition de paralysies (sociales, économiques) se traduisant par le refuge dans le sommeil. Certains présentant des cas d'hébétude . Dormir

⁴ GRYSOLE, Amélie et BONNET, Doris, Classes Sociales et Migrations. La reproduction sociale des familles par les mobilités, *Revue Politique Africaine*, Juillet 2019, argumentaire d'appel à contribution, consulté le 24 janvier 2020 : <https://calenda.org/650417>

était une manière d'échapper au stress et renseignait sur cette universalité des réactions face à une situation anxiogène. Ici, la réponse à un contexte anxiogène paraissait s'inscrire dans une échelle supra-culturelle, une dimension au-dessus de toute spécificité culturelle et sociale. La traduction corporelle filmée (ou pas) répondant à un invariant émotionnel. L'émotion de peur se traduisant ainsi dans un métalangage universel. Les travaux de Ekman (1998)⁵ sur les expressions faciales en Nouvelle Guinée ont été également très inspirantes dans la manière d'appréhender les visages des réfugiés et d'effectuer des gros plans sur les sujets des films réalisés au Caire. L'usage du gros plan est une construction de réalisation traduisant un point de vue dans la mise en résultat imagétique d'une question. Certains cinéastes-à intention académique- évoquent cet usage comme inapproprié et argumentent que d'un point de vue éthique, il est préférable de ne pas montrer les visages des migrants et les réfugiés (Elsa Gomis, 2019, Nicola Mai, 2016)⁶. A contrario, dans ma pratique ce sont les réfugiés eux-mêmes qui m'ont sollicitée afin de *dire au monde* ce qu'ils avaient à dénoncer. Un des sujets, par exemple, dans « Hôtel du Nil » (2008) se tourne devant la caméra et déclare « *Je veux parler au monde* » et fait éclater sa colère tel un cri. La caméra assez distancée du sujet parlant en amorce de scène, s'est resserrée sur son visage au fur et à mesure que ce dernier exprimait sa révolte sur ses conditions d'exil au Caire ; le « zoom avant » permettait ainsi de comprendre l'intensité de son désespoir grâce à l'usage de ce gros plan. Aussi c'est en faisant parler les visages et leurs émotions que cette ethnographie s'est écrite en prenant soin de faire conjuguer des questionnaires avec des entretiens individuels filmés en ayant une approche rizhomique au sens de Deleuze, Guattari (« Mille plateaux, 1981). C'est-à-dire un enchevêtrement de méthodes (quantitatives et qualitatives, textuelles et imagétiques) dont l'intention était d'abroger toute hiérarchie dans les différentes écritures en ne privilégiant aucune écriture plutôt qu'une autre (visuelle/textuelle) dans un dialogue chaotique.⁷ (Carrier, 2019) Ce dialogue était également le fruit d'une posture intégrant les affects du chercheur (leur impact dans la mise en résultat) dans le processus en ne niant pas l'irruption de l'irrationnel dans ce dispositif d'enquête. Il est question d'une posture émique assez classique. L'approche *émique*, rappelons-le, se place du point de vue du sujet parlant en partant du principe que l'acteur social est le plus apte à évoquer et qualifier sa réalité alors que l'approche *étique* défend une position contraire en donnant à l'acteur scientifique l'autorité de « qualification » d'une situation. Cette opposition très schématique ne rend pas très bien compte des postures mixtes, où le chercheur est à la fois dans une position déterminante et secondaire selon les contextes de la parole de l'Autre. Dans ces enquêtes ce sont les sujets parlants qui ont désigné les priorités du « ressenti » émotionnel. Il sera question de saisir sur un registre temporel de quasi trois décennies les continuités et les ruptures de cette migration en repérant les dates charnières en tentant d'identifier une émotion aussi élémentaire que la

⁵ EKMAN, Paul, *What The Face Reveals*, Oxford : Oxford University Press, 1998.

⁶ Lors du séminaire « Filmer l'Exil », IREMAM, Aix-en-Provence, le 6 janvier 2020 pour la doctorante Elsa Gomis et le 3 juin 2016 pour Nicola Mai, lors de sa participation au colloque « Réfugiés en Images, Images de réfugiés » Poitiers, MIGRINTER.

⁷ CARRIER, Jean Pierre, E-comme entretien Fabienne Le Houérou, *Le Dicodoc.blog*, décembre 2019 <https://dicodoc.blog/2019/12/19/7881/>

peur comme caractéristique de cette vague migratoire afin d'en interroger son universalité et sa pertinence analytique.

I Evolution de la migration abyssine en Egypte de 1992 à 2018

La migration des Erythréens et des Ethiopiens au Caire est une migration d'étapes (*step migration*) ancienne qui s'inscrit dans une mémoire qui remonte au 16ème siècle et aux caravanes d'esclaves entre l'Ethiopie, le Soudan et Assiout (Haute-Egypte). De l'esclave noir au migrant subsaharien nous assistons à un *destin circulatoire* marquant une continuité historique. La fuite par le fleuve, la fuite le long du fleuve est un itinéraire que les Abyssins suivent encore aux 20ème et 21ème siècles. La route du Nil, s'inscrit dans une mémoire « pure » des chemins de la migration. Une route fluviale émaillée d'étapes - dont Wadi Halfa (Soudan) et Assouan (Haute Egypte)- demeurent des carrefours décisifs. Le film Hôtel du Nil, Voix du Darfour, empreinte cet itinéraire classique de l'exil des Abyssins et des Soudanais vers l'Egypte. Les chemins vers l'Egypte sont, depuis les temps forts de la traite des esclaves, ceux qui suivent les méambres du fleuve.

L'Egypte est un pays de 97 millions d'habitants (2018) et un carrefour migratoire de première importance comme le rappelle, en 2005, Barbara Harrell-Bond, cette spécialiste du droit d'asile considérait que le Caire était la ville qui accueillait le plus de réfugiés dans le monde (Hôtel du Nil, Voix du Darfour)⁸.

En 2001, le HCR avait reconnu comme récipiendaires de l'asile 101 Ethiopiens et 41 Erythréens. En 2002, le HCR octroyait l'asile à 120 Ethiopiens et 44 Erythréens.⁹ On peut considérer que ces chiffres sont infimes. Il s'agissait d'une poignée de réfugiés abyssins en comparaison avec les demandes de reconnaissance des Sud-Soudanais en 2002. En effet, le HCR comptabilisait 6 303 réfugiés Soudanais à cette époque : les Sud-Soudanais représentaient alors 70 % de la population réfugiée en Egypte. La demande d'asile éthio-érythréenne était considérée par cette organisation comme marginale.

⁸ LE HOUEROU, Fabienne, *Hôtel du Nil, Voix Du Darfour*, CNRS Images, Wapiti Production : 2008, 52 minutes

⁹ UNHCR, General Overview of UNHCR, activities in Egypt. Consulté le 01/07/2002.

L'anthropologue Dereck Cooper (1992) de l'Université Américaine du Caire établissait, en 1992, dans une enquête, le chiffre de 700 à 1000 réfugiés Ethiopiens et Erythréens en 1991-1992 au Caire. Mes travaux dix ans après lui, s'appuyant sur une enquête de 174 personnes interviewées au Caire comptabilisait le chiffre de 10 000 Abyssins au Caire¹⁰ soit une présence 10 fois plus importante en dix ans. A la même époque un chercheur évaluait (sans expliquer sur quelle enquête il s'appuyait) une communauté ethio-érythréenne à 5 000 personnes.¹¹

Ces chiffres ne sont que des estimations offertes oralement par des institutions caritatives (ONG) présentes au Caire mais également par les statistiques rapportées par des agents des ambassades des pays concernés ne souhaitant pas être nommés ou encore par les leaders communautaires. Ils n'offrent aucune garantie de rigueur mathématique et s'apparentent à une évaluation sommaire par les acteurs eux-mêmes. Les Abyssins étaient dix fois plus nombreux en 2002 qu'en 1992. Les trois quarts des personnes entendues étaient originaires des régions du nord de l'Ethiopie. Les conclusions de mon travail confirmaient celui entrepris 10 ans auparavant par Derek Cooper sur le caractère transitoire de la migration abyssine au Caire. « L'essence de cette migration éthiopienne est sa nature transitaire »
« *The essence of the Ethiopian migration was its transient nature (1992).* »¹²

La population de réfugiés comptabilisée par le HCR en 2019 est de 280 000 réfugiés en Egypte¹³. En 2018, le HCR enregistre 14, 564 demandeurs d'asile éthiopiens et 12, 959 érythréens.¹⁴ De 2002 à 2018 le taux de reconnaissance au statut de réfugié a explosé à l'instar de la demande d'asile abyssine. Or, ces deux pays ont des croissances économiques remarquables depuis 2015. Les motifs de cet exil abyssin sont de nature politique. Tant en Erythrée qu'en Ethiopie des pans entiers de la population fuient leurs gouvernants.

Entre le mois de juillet 2015 et le mois de juillet 2016, le nombre de réfugiés éthiopiens d'origine Oromo et Amhara en Egypte a doublé. Il est passé en une seule année de 5, 518 demandes d'asile à 10, 288. (Chalaine Chang, 2016)

En 2018, le nombre de 27, 525 demandeurs abyssins enregistrés par le HCR¹⁵ ne rend pas compte de l'ensemble de la population migrante abyssine. Plus particulièrement

¹⁰ LE HOUEROU, Fabienne, *Migrants forcés éthiopiens et érythréens en Egypte et au Soudan, passagers d'un monde à l'autre*, Paris : L'Harmattan, Comprendre le Moyen-Orient, 2004, 201p.cit.p66.

¹¹ZOHRY, Ayman, Cairo: A Transit City for Migrants and African Refugees, 2002, <http://citeseerx.ist.psu.edu/viewdoc/download?doi=10.1.1.564.6905&rep=rep1&type=pdf>. Consulté le 26 janvier 2019.

¹² LE HOUEROU, Fabienne, "Forced Migrants and Host Societies in Egypt and Sudan", *Cairo Papers In Social Sciences*, Vol 26, Number 4, 2006, The American University in Cairo, Cairo New York, 93 p.

¹³ <http://reporting.unhcr.org/node/2540>¹³. Consulté le 7 décembre 2018

¹⁴ UN High Commissioner for Refugees (UNHCR). 2018. UNHCR Egypt Monthly Statistical Report. Fact sheet, UNHCR, April 2018. (en ligne)

¹⁵ Selon le tableau publié en février 2018 par Al-Ahram Hebdo (<http://english.ahram.org.eg/NewsContentP/1/291710/Egypt/,-refugees-registered-in-Egypt-as-of-,more-than->

celle qui, pour des raisons de sécurité, ne souhaite pas être identifiée par une bureaucratie, qui, en raison de ses liens avec le gouvernement égyptien, suscite la méfiance des opposants politiques ou des déserteurs qui craignent d'être dénoncés à leurs autorités consulaires tel que l'exprime avec clarté différents témoins dans le film « Voix du Darfour ». Aussi ce chiffre peut-il être doublé et nous pourrions considérer qu'il se trouve sur le territoire égyptien en 2018, au moins 50 000 Ethiopiens et Erythréens. Cela correspond à 5 fois plus qu'en 2002. Les réfugiés Oromo (en provenance d'Ethiopie) ont été mobilisés en 2016 pour évoquer leurs difficiles conditions de vie au Caire. Lors d'une manifestation, en 2016, deux femmes réfugiées se sont immolées, après avoir campé pendant quatre mois devant les bureaux du HCR au Caire. Elles se sont suicidées le 21 Juillet 2016, devant l'institution internationale, au centre de la capitale égyptienne, et sont mortes à la suite de leurs brûlures le 31 juillet 2016. (Chaline Chang, 2016).¹⁶

Les événements de juillet 2016 au Caire ne sont pas inédits. En 2005, plusieurs milliers de réfugiés (entre 3000 et 4000) Sud-Soudanais ont campé pendant des mois devant les bureaux du HCR. Un entretien avec Barbara Harrell-Bond, publié en 2009,¹⁷ raconte minutieusement l'organisation et le déroulement de cette manifestation liée au désespoir qu'entraîne -pour les demandeurs d'asile- la politique parcimonieuse de délivrances de certificats de réfugiés par le HCR. La manifestation de 2005 avait occasionné au moins 200 morts et plusieurs personnes ont été étouffées sous des bâches en plastique.¹⁸ En 2016, les violences à l'égard des réfugiés prennent une ampleur nouvelle, il est désormais question d'auto-violence. Deux femmes éthiopiennes d'origine Oromo (une ethnie qui revendique en Ethiopie son autonomie, particulièrement ciblée par le gouvernement) s'immolent et meurent des suites de leurs brûlures en 2016, au Caire. Cette date marque historiquement un tournant aux auto-mutilations et sévices que les réfugiés s'auto-infligent et signent l'intensification d'une détresse liée aux politiques d'asile du HCR et à ses restrictions.

De migration marginale en 2002, les vagues de réfugiés abyssins, en Egypte, ont explosé en nombre et en désespoir de « situation ». Les conditions de survie, en 2019, se sont terriblement dégradées. Malgré le changement de paradigme (de migration marginale à une migration importante), les migrations abyssines éthiopiennes et érythréennes demeurent néanmoins des migrations transitaires. L'objectif est d'atteindre les grands pays de réception outre Atlantique comme le Canada, l'Australie et les Etats Unis et depuis 2008, Israël. En aucun cas, les Ethiopiens et les Erythréens ne souhaitent durablement s'installer en Egypte. Néanmoins, en 2019, comme 18 ans auparavant, les réfugiés abyssins sont contraints de « durer » dans ce transit qui « s'éternise ». Ces étirements de temporalités transforment le temporaire en permanence.

[h.aspx](#)) la population des demandeurs d'asile éthiopiens en 2018 est de 14 564 et 12, 959 pour les Erythréens. Consulté le 23 janvier 2019.

¹⁶ CHALIANE Chang, www.newsdeeply.com/refugees/articles/2016/09/12/in-egypt-oromo-asylum-seekers-desperate-enough-to-self-immolate. Consulté le 12 janvier 2019

¹⁸ LE HOUEROU, Fabienne, *Darfour, Le silence de l'araignée*, Paris ; L'Harmattan, 2009, 205p, cit 163-165.

II Une anthropologie des émotions sous le prisme de l'effroi, de la peur et de l'horreur

Les routes de l'horreur

Pour les Ethiopiens, Le Caire se situe dans un parcours migratoire mais se constitue également en étape. Un transit avant des migrations plus lointaines. S'arrêter au Caire n'est pas une fin en soi, c'est une porte permettant de passer d'un monde à l'autre. De l'Orient vers l'Occident. Symboliquement, le Nil reste le lieu de passage par excellence.

Dans ces itinéraires traditionnels entre Abyssinie et le reste du monde, l'Égypte était une étape essentielle, elle le demeure également en 2008, année qui marque la formation d'un « abcès » temporel dans les itinéraires migratoires des Africains. En effet, Depuis 2008, une nouvelle route migratoire s'est développée entre l'Afrique de l'Est et le Moyen-Orient. Selon certaines sources, le Traité d'amitié entre l'Italie et la Libye de 2009 a conduit une partie des migrants et réfugiés à chercher à fuir vers Israël, en passant par le Sinaï.¹⁹

Environ 60 000 migrants africains - majoritairement d'Erythrée et du Soudan - sont arrivés en Israël à travers le Sinaï depuis 2008. Il n'y a pas d'estimations précises quant au flux total de personnes traversant le désert du Sinaï, ni du nombre d'otages. Mais selon l'ONG «Physicians for Human Rights», 52% des réfugiés ont été sujets à des violences et à d'autres formes de tortures au Sinaï. Les survivants y ont été gardés en otage en moyenne pendant 140 jours et ont payé jusqu'à 40.000 dollars pour être libérés. Plus de la moitié de ces rescapés sont des femmes, et plus de la moitié des femmes affirment avoir été violées. (Revue Vivre Ensemble, 2013)²⁰. *Le Caire a donc évolué comme étape de transit. Elle est devenue depuis les années 2009-2010 l'étape cauchemar pour les Abyssins.*

Selon le HCR en 2018 la capitale égyptienne, a elle seule, reçoit 82 % des réfugiés du pays. L'explosion de la demande érythréenne, en 2018, s'explique par les conditions politiques en Erythrée et la gouvernance de ce pays. Le régime extrêmement autoritaire d'Asmara est puissant *pushing factor* de cette migration. L'affirmation de plus en plus autoritaire du leader érythréen, président de son pays depuis 1991, explique en grande partie les vagues de contestataires et de dissidents qui continuent de tenter d'échapper à cette chape de plomb. Parmi les dissidents, la plupart n'est pas légalement enregistrée comme réfugiés, ils n'en demeurent pas moins des *migrants forcés* (ayant involontairement quitté leur pays). Parmi eux, se trouve une proportion importante de jeunes hommes et de jeunes femmes entre 20 et 40 ans en situation illégale. Cette absence de statut ou d'autorisation sur le territoire plonge les intéressés dans un climat d'effroi général et constant. Du côté éthiopien les revendications ethniques et régionales sont autant de facteurs d'exil notamment les populations Oromo qui se sentent persécutées en Ethiopie et dont la présence au Caire s'est accrue en 2015-2016. Cette peur rapportée de façon répétitive et insistante- au cours d'enquêtes -en des termes bouleversants- est une émotion qui règne de manière inconditionnelle sur les migrants abyssins. Ses conséquences sociales sont dévastatrices tant

¹⁹ <https://asile.ch/chronique/le-sinaï-et-le-traffic-detres-humains/> Consulté le 28 janvier 2019

²⁰ <https://asile.ch/chronique/le-sinaï-et-le-traffic-detres-humains/> Consulté le 28 Janvier 2019

elles plongent les migrants dans un état de vulnérabilité de position qui les inhibent sur tous les plans. Les personnes entendues lors de nos investigations se sont adressées à trois catégories de migrants : les déserteurs, les domestiques et les activistes politiques. Cette typologie classique a été retenue en raison de l'importance numérique de ces cas de figures.

Les déserteurs, pour des motifs évidents, sont plongés, avec plus d'intensité, dans des états de paniques intérieures. Le service national concerne aussi bien les filles que les garçons en Erythrée. Il est long et pénible. Pendant les deux ans de service militaire, les jeunes gens sont contraints à de multiples corvées d'utilité publique (construction de routes) souvent épuisants, mais ils sont surtout assujettis à une discipline de fer doublée d'un embrigadement au caractère totalisant. De la voix même des personnes entendues au Caire, les insupportables punitions corporelles et les humiliations multiformes (en vue de « casser le caractère ») sont souvent des motifs avancés par les déserteurs pour justifier leur départ pour le Soudan puis pour Le Caire. Après une guerre qui les a opposés de 1961 à 1991, l'Éthiopie et l'Erythrée ont fait rebondir un conflit fratricide en 1998 sur des questions de frontières. Ce conflit a bien entendu produit des milliers de déplacés ; les accords d'Alger signés en 2000 n'ont cependant pas marqué un arrêt complet des hostilités. La crainte de la reprise des hostilités anime également ces déserteurs qui, pour la plupart, sont objecteurs de conscience. Toutefois, ces jeunes gens interrogés par le HCR ont des difficultés à exprimer leur refus de la guerre. Traumatisés par l'expérience du service national, ils se défendent très maladroitement devant des fonctionnaires qui rejettent leur demande si ces derniers n'argumentent pas, de manière convaincante, les motifs de conscience ayant animé leur désertion. Les déserteurs que l'on retrouve à Khartoum et au Caire sont dans une situation d'extrême précarité car lorsqu'ils sont reconduits à la frontière, ils risquent l'emprisonnement, mais aussi des sanctions capitales par les tribunaux militaires. Aussi ces jeunes gens vivent-ils dans l'angoisse d'une expulsion vers la frontière soudanaise. Il est donc question d'un sous-groupe de migrants dans une situation d'absolue vulnérabilité particulièrement dépendants de l'hospitalité de la société hôte. Cette inféodation à l'égard d'un monde dont ils ne connaissent pas les règles est souvent source de véritables dépressions. Le sentiment d'insécurité, la crainte d'interagir avec l'extérieur, la peur continuelle d'une arrestation sont souvent à la base de ces états dépressifs. Ils se traduisent par un enfermement dans les appartements qu'ils occupent. Cet isolement social forcé est déstructurant pour ce sous-groupe. Les frayeurs impactent leur vie toute entière et **présentent un *risque psycho- social majeur***. La panique intérieure entame la construction sociale du sujet, sa représentation du monde et de lui-même.

Avoir peur dans la ville : « la peur est dans mon sang, dans mon corps »

La ville est ainsi le lieu de tous les dangers.

« Moi, j'ai peur même quand je fais du shopping et je ne rentre jamais après 18 heures. Je ne suis jamais tranquille. Jamais. Bien sûr, j'ai eu de la chance, j'ai été reconnue réfugiée puis j'ai été admise pour partir en Australie, mais avant cette réinstallation, j'ai eu peur pendant cinq ans. Cette peur ne s'efface pas en un jour ! Dès que je voyage, la peur revient ! C'est quelque chose qui revient toujours, même quand les motifs objectifs de cette peur ont disparu. La peur est dans mon sang, dans mon corps. J'ai parfois l'impression que cette peur s'est enracinée dans mes cellules. » (Anonyme, Le Caire, 2002)

Cette manière de raconter sa peur démontre de façon éclairante l'enracinement corporel de la peur et le siège de cette émotion négative dans la circulation sanguine. Il est question ici d'un usage très significatif d'un sentiment qui se répand partout dans le corps et l'irrigue. Cette expression a été utilisée par de nombreux migrants et réfugiés abyssins pour parler de leur situation de paralysie sociale et économique. Une femme entendue, toujours pour cette enquête, disait qu'elle tremblait de peur dès qu'elle entendait le bruit d'une sonnette d'appartement où la sirène d'une voiture de police. En nommant cette peur comme constitutive de leur état intérieur, il était question d'aborder un état pan-culturel. Ces émotions se localisent dans le corps et s'expriment dépourvue de toute dimension folklorique (ou culturaliste) par des « *stupeurs, tremblements et paralysie* » dans une universalité *d'état d'être au monde*. Rappelant que les terrains vulnérables et fragiles produisent des situations analogues de « *tétanisation* » par la peur. Tout le travail des anthropologues de la souffrance (Davis, Bond, Nordstrom) évoquent ces similitudes et nous permettent de discerner cette dimension partagée sur des terrains « sensibles ».

La société qui les entoure détecte fort bien ces états de panique. Certains réagissent en ayant un geste rassurant mais d'autres exploitent la situation d'un point de vue commercial. C'est le cas des chauffeurs de taxi parfois décrits comme profitant exagérément de l'absence de papiers légaux de leurs clients. L'un des effets concrets de cette peur, dans la manière d'habiter la ville, est de déménager continuellement. Hussein explique dans le film documentaire tourné au Caire et au Soudan en 2005 sur les réfugiés, *Nomades et Pharaons*, qu'il a déménagé huit fois en trois ans. Les Ethiopiens des hauts plateaux (Amhara, Tigréens) sont issus d'une civilisation sédentaire de paysans et possèdent peu de goût pour les changements incessants de résidence. L'espace-temps des déménagements n'est pas un hasard dans la circulation du migrant à qui l'on a refusé un statut. Ce mouvement incessant à l'intérieur de la ville le conditionne dans une fuite chronique. Les populations privées de statut traversent des phases de mouvements effrénés (déménagements continuels) avec des moments de complète léthargie. Alternant les sauts de puce (déplacements) avec des périodes de longues prostrations. C'est le problème de la place physique du migrant dans la ville, mais aussi de sa non-place sociale. Le migrant sans statut se trouve en continu déséquilibre. Cette carence en socle de stabilité concerne tous les migrants au Caire mais au regard des études comparatives et enquêtes pluriethniques nous pouvons considérer que la situation des déserteurs érythréens comme -possiblement- l'une des plus vulnérables. Les déserteurs ont quitté le service militaire en Erythrée en raison de mauvais traitements, parfois à la limite de la persécution, pour retrouver dans leurs circulations migratoires d'autres tortures. Ils craignent continûment d'être reconduits (par la police égyptienne) en Erythrée où ils risquent -selon la législation- d'être exécutés pour crime de haute trahison. Les antécédents et l'accumulation des sévices aggravent leur état de santé (physique et mentale). Des éléments qui nous permettent de défendre l'hypothèse d'un sous-groupe de migrants particulièrement exposé à la maltraitance.

L'effroi du circulant africain, sans papier, participe d'un phénomène total car il ne se limite pas à un vide juridique. La terreur déborde sur tous les aspects de sa vie : il envahit le migrant jusque dans les recoins de son espace intime et spirituel. Sur cette dimension affective, un Erythréen expliquait que sa peur l'empêchait de créer du lien social. Le privait d'avoir une sociabilité, de « vivre normalement » et « d'aimer ». Les craintes exprimées, en 2002-2005, se

rapportant à des reconduites à la frontière changent de nature en 2008 pour se transformer en véritables épouvantes. Les réfugiés redoutent désormais des kidnappings et la torture de bandes criminelles qui se sont spécialisées, autour des années 2008, dans le commerce des exilés. Nous pouvons parler de *l'émergence d'un marché de la migration* où le projet de mobilité des réfugiés abyssins est pris en otage par des bandes criminelles égyptiennes et soudanaises qui en font un commerce rémunérateur. La presse a évoqué la responsabilité de certaines tribus nomades du Sinaï dont la tribu Rashaida²¹. Arrêtés, par ces trafiquants, les réfugiés sont torturés afin de faire pression sur la diaspora érythréenne et la contraindre à payer des sommes exorbitantes pour les libérer. Aussi force nous est d'observer une hausse du degré d'abomination dans l'échelle de l'horreur dans la condition de l'exilé abyssin et plus spécifiquement des Erythréens ciblés ethniquement en raison de la putative richesse de la diaspora érythréenne aux Etats Unis. Les frayeurs documentées en 2002-2005 se transformaient, en quelques années, en véritable barbarie.²² La frontière israélo-égyptienne est, de 2009 à 2014, le théâtre d'un gigantesque trafic d'êtres humains. Des réfugiés, souvent érythréens, y sont détenus et suppliciés par des « rançonneurs bédouins » (Libération, 2014, Baptiste Cazenove). Un drame méconnu et impuni. (Libération, Baptiste Cazenove, 2014).²³ La presse incrimine les « Bédouins » du Sinaï dans un flou dommageable aux communautés bédouines en effectuant un amalgame préjudiciable. Car avant même d'identifier une tribu, plutôt qu'une autre, en « ethnicisant » le crime, il serait plus juste d'évoquer des bandes organisées sur le mode mafieux impliquant différentes tribus et pas systématiquement des tribus originaires du Sinaï. Les Rashaida, par exemple, se trouvent en grande partie sur le territoire soudanais. Il est nécessaire de souligner que les documents sur lesquels les chercheurs s'appuient sont ceux réunis par les journalistes et que peu d'universitaires auront directement travaillé sur l'émergence des nouvelles barbaries. Ali Bensaad,²⁴ rappelle dans un entretien à libération (novembre 2017) que le grand public découvre la réalité des horreurs subis par les réfugiés dans une scène tournée par CNN sur un « marché d'esclave » dans une diffusion de 2011. Il rapporte pertinemment que cette scène - qui relève clairement de crimes contre l'humanité - n'est pas sans précédent- Moussa Koussa, l'ancien responsable des services libyens, a organisé un pogrom où 500 migrants africains furent assassinés dans des « émeutes populaires »²⁵ (Bensaad, 2017). Sur cette question, je confirme le caractère souvent « sensationnel » des journalistes qui rapportent dans l'immédiateté de leur travail des abominations sans en donner le contexte historique ou social en utilisant des concepts et en les déformant comme celui « d'esclavage » des migrants. Ali Bensaad remarque, à juste titre, que terme d'esclave est inapproprié dans l'article cité plus haut. La situation des réfugiés érythréens et éthiopiens est de toute évidence celle d'un des destins humains les plus tragiques, du contexte migratoire actuel, comme nombre d'Africains, ils sont victimes des politiques migratoires qui par leur rigorisme extrême, rend le commerce des routes de l'exil

²¹ <https://asile.ch/chronique/le-sinaï-et-le-traffic-detres-humains/> Consulté le 23 janvier 2019

²² « Voyage en Barbarie » le Film diffusé en 2014 sur LCP évoque des témoignages bouleversants. Claire Barsacq et ses invités lancent le débat après ce documentaire signé Cécile Allégera et Delphine Deloget. Avec : Cécile ALLEGRA : Co-réalisatrice de "Voyage en Barbarie", Delphine DELOGET.

²³ https://www.liberation.fr/planete/2014/01/10/sinaï-le-desert-des-tortures_971955; Consulté le 22 décembre 2018

²⁴ Entretien d'Ali Bensaad dans libération le 30 novembre 2017. Consulté le 30 janvier 2019

https://www.liberation.fr/debats/2017/11/30/libye-derriere-l-arbre-de-l-esclavage_1613662

²⁵ Ibib

plus lucratif que n'importe quel autre négoce. La marchandisation mafieuse est passée de la commercialisation du « Bango » (marijuana) au Sinaï au trafic de migrants. L'appât du gain est la seule et unique motivation et une lecture ethnique de ce phénomène serait erronée, même si, dans la stratégie commerciale des bandes mafieuses, déshumaniser le migrant est une condition essentielle à la bonne marche de leur négoce. La « *spectacularisation* » des tortures faites aux migrants médiatisée à outrance ne sert pas la cause humanitaire et, paradoxalement, *habitue* les lecteurs et spectateurs à des messages simples et ultra-violents qui n'hésitent pas à montrer des images apocalyptiques en pariant sur le voyeurisme du spectateur. L'*habitus d'atrocité* médiatisé et banalisé ne contribue pas à une progression des connaissances. Vingt ans de pratiques cinématographiques sur les migrations forcées et volontaires m'incitent à considérer que **se limiter à documenter les situations les plus cruelles et les plus extrêmes** emprisonne le spectateur dans l'émotion et entrave l'analyse de fond. **Néanmoins pour avoir recueilli la parole désespérée de réfugiés du Darfour ayant échappé au génocide de 2003, il conviendrait ici de tenir un discours nuancé sur l'usage scientifique des émotions. Les affects sont à la fois une entrave analytique et un atout de compréhension. Le paradoxe des émotions consiste à éclairer et à assombrir à la fois. L'émotion est fugace et changeante elle permet de comprendre mais également de « manipuler ». C'est la raison pour laquelle une anthropologie des émotions est délicate et n'a été adoptée que très tardivement en France. Elle se rapproche dangereusement du journalisme à sensation et peut, pour ce motif, être sujette à des réserves épistémiques et éthiques. Quand les émotions sont-elles heuristiques et à partir de quel moment deviennent-elles illusoires ? Une question qui dépasse le sujet de cet article, mais qui, sur la question des migrations, demeure, essentielle.** Aussi lire les mouvements des migrants dans la ville sous le prisme unique de l'effroi serait quelque peu réducteur. Le Caire est également une ville généreuse et sa population manifeste des manières d'accueillir très diversifiées. Les relations qu'entretiennent les migrants et la société égyptienne sont riches et complexes. L'une de cette manifestation urbaine est sous l'emprise de la générosité et des exemples d'hospitalité nous sont apportés par les tables (*mâ'dat al-rahman*) dressées au moment de ramadan. Ces grandes tablées viennent clôturer le jeûne et se rapportent à une aumône libre, la *sadaqa*, qui diffère de l'aumône calculée et obligatoire, la *zakât*. Cette aumône volontaire est facultative par essence et peut donc prendre la forme de ces banquets de ramadan ouverts à tous les musulmans qui pratiquent le jeûne mais surtout fréquentés par la population urbaine pauvre et des voyageurs de toutes sortes. Les migrants sont donc catégorisés comme des passants à qui l'on doit assistance. En 2019, les espaces d'accueil bénévoles au Caire reconnaissent leur saturation, les ONG laïques disparaissent au profit des ONG religieuses (« 4 et demi », CNRS-Images, 2012). Ces dernières déploient une aide humanitaire en contrepartie d'une adhésion religieuse dans un échange de don matériel en don spirituel qui n'est pas sans poser de nombreuses questions éthiques²⁶. Les solidarités envers les migrants sont désormais le terrain privilégié des concurrences religieuses. L'anthropologie **des émotions sous le prisme de l'effroi** qui caractérisait la migration érythréenne au Caire s'est **muée** depuis 2008 en **paradigme de l'horreur et de la torture**. Les

²⁶ Le HOUEROU, Fabienne, « Migrations sud-sud », sous la dir, *Remmm*, n°119-120, Edisud, Aix-en-Provence, novembre 2007, 320 p.

kidnappings de réfugiés ne se limitent pas à l'espace géographique frontalier entre d'Israël et l'Égypte mais les réfugiés confient aux ONG qu'ils craignent continûment d'être enlevés au Caire ou les trafiquants viennent les chercher dans le quartier de « Ard El Liwa » où se trouve l'essentiel de la diaspora érythréenne. Aussi l'enquête conduite en 2002-2005 qui traduisait les peurs des réfugiés érythréens est très au-dessous des réalités de la décennie suivante ou *l'effroi s'est transformé en terreur*. Les documentaires tournés sur ces kidnappings et les tortures subis par les migrants érythréens témoignent des actes de barbarie. Les kidnappeurs font subir des sévices à leurs victimes en les contraignant d'appeler leurs familles qui assistent impuissantes, en ligne, aux tortures de leurs enfants. Cette insoutenable cruauté est censée les convaincre de payer des rançons en dollars. Force est ici de rappeler que les déserteurs érythréens sont issus de familles aisées en Érythrée **et que cet élément est déterminant**. Cette population est ciblée en raison de la richesse putative qui lui est attribuée notamment celle de l'importante diaspora érythréenne aux États Unis. **L'inventaire des avoirs de cette communauté est bien documenté par des criminels qui instrumentalisent la solidarité collective érythréenne afin de la rançonner**. (Amnesty International, 2013: 21)²⁷

Conclusion

Trois décennies d'observation de la population des réfugiés abyssins au Caire nous ont démontré la montée en puissance de la « criminalisation » des chemins de la migration. Les réfugiés érythréens et éthiopiens, comme d'autres Africains, sont victimes d'une résurgence *d'une forme de piraterie de mer et de terre* qui provoque une montée en puissance des périls des itinéraires. Les bandes mafieuses sont redoutablement mobiles est comme la « pieuvre » de la mafia italienne, extrêmement adaptées aux terrains des circulations migratoires. Ces organisations criminelles ne reculent devant aucun sévices corporels pour transformer le déplacement migratoire en parcours d'épouvante. **Les contraintes juridiques** d'une Europe qui se protège a pour conséquence **l'émergence** d'une nouvelle criminalité extrêmement efficace qui renforce (et fait apparaître) **de** nouvelles barbaries. Avec l'intensification de la présence de l'armée égyptienne dans le Sinaï, le commerce de la prise d'otages a cessé dans cette région, mais il s'est exporté sur toutes les routes migratoires. Les réfugiés sont parfois directement kidnappés dans les camps de réfugiés au Soudan. L'adaptation « tout terrain » étant une des caractéristiques de ces organisations criminelles. L'enlèvement de réfugiés se fait tout le long de la frontière érythréenne. Ces pratiques se sont étendues au Tchad, en Libye et en Somalie. On rapporte également des cas de *rapt*s en Amérique Latine.²⁸ Certains réfugiés ont été kidnappés trois ou quatre fois dans leur fuite désespérée. Selon le porte-parole du « Eritrean Initiative on Refugee Rights », Meron Estefanos, la criminalisation à l'œuvre, sur les routes de l'exil, s'est banalisée, en gagnant, au fil du temps, toujours plus de violence et de férocité. (The Guardian, 2019). *La banalité du mal* est si ordinaire que Meron Estafnaos a affirmé dans un entretien accordé, à un quotidien britannique en janvier 2019,

²⁷ Rapport d'Amnesty International en ligne : consulté le 26 janvier 2019.

https://www.hrw.org/sites/default/files/reports/egypt0214_ForUpload_1_0.pdf

²⁸ <https://www.theguardian.com/global-development/2018/jan/19/everyday-thing-kidnappers-preying-on-eritrean-refugees>. Consulté le 23 Janvier 2019.

qu'il ne faisait plus état des kidnappings dans ses rapports. Le mal est devenu si banal qu'il n'est même plus rapporté par ceux-là même qui sont censés nous renseigner sur ces conditions de passages des réfugiés. (Meron, Estefanos, *The Guardian*, 19 January, 2019)²⁹

Une observation des émotions élémentaires négatives telle que la peur sur la population migrante éthio-érythéenne est si déstructurante et meurtrière pour le sujet migrant qu'elle nous semble une piste heuristique de recherche sur les migrations forcées aussi bien au Moyen Orient qu'ailleurs dans le monde. Le corps comme siège des émotions est de ce fait digne d'observations et l'allusion des migrants à la peur « dans le sang » s'apparente à une localisation universelle. D'autres terrains, dans d'autres espaces géographiques, nous ont rapporté mot pour mot cette corrélation entre « sang » et « effroi ». Plus récemment un réfugié tibétain en Inde évoquait que la peur (des Chinois) s'était installée dans son ADN. Une manière plus contemporaine de caractériser l'inscription corporelle des émotions. Les énoncés des migrants et réfugiés en rapport avec les émotions nous ont semblé utiliser un métalangage universel qui nous renseigne sur la condition générique de l'exilé. Au niveau de son expression imagétique, il est intéressant de surligner les analogies dans la gestuelle des corps dans des terrains pluriels tel celui de la diaspora érythréenne en Egypte ou au Soudan et la diaspora tibétaine en Inde. Les émotions élémentaires se traduisent dans une grammaire gestuelle universelle évoquant l'unité de condition des sujets sociaux dans des contextes de vulnérabilité extrême avec un invariant panculturel.³⁰ Situer le siège des émotions dans une observation scientifique en sciences humaines et sociales nous permet de saisir l'inscription de la douleur dans l'expérience migratoire érythréenne et confirme l'hypothèse d'une vague migratoire spécifique, particulièrement exposée à la torture physique en raison des caractéristiques socio-politiques de cette diaspora. Il est question, ici, de sujets sociaux membres de communautés auxquels les ravisseurs attribuent un présumé de richesse communautaire.

En réponse aux questionnements posés en introduction, nous pouvons conclure sur la dimension transitoire de la migration éthio-érythréenne comme élément de continuité de 1992 à 2019. Les expressions de la peur demeurent également un continuum dans les expériences relatées par les migrants et réfugiés mais ce qui s'exprimait tel un « effroi » en 2002 se rapporte désormais à de la « terreur » à partir de 2008. Date charnière inaugurant un nouveau banditisme et de nouvelles *pirateries* ayant pour objet le *kidnapping* de réfugiés marquant une montée en puissance de la violence à l'encontre des migrants. Cette violence extérieure se double d'une violence intérieure notamment par l'abandon des instances chargées de la protection des réfugiés qui atteint un point culminant en 2016 avec le suicide de deux femmes oromo au Caire. Un *turning point* marquant une rupture dans une situation où le sujet migrant seul face à son désespoir retourne la violence dont il est l'objet sur lui-même.

²⁹ The Guardian, January 2019, Captured, raped, ransomed: the kidnappers preying on Eritrean refugees, <https://www.theguardian.com/global-development/2018/jan/19/everyday-thing-kidnappers-preying-on-eritrean-refugees>

³⁰ LEGOUX, Luc et LASSAILLY-JACOB, Véronique, « Terrains « sensibles » dans le champs des migrations internationales « (dir), *E-MIGRINTER*, N°9, 2012, pp.3-9. Consulté le 23 Janvier 2020 : <https://journals.openedition.org/e-migrinter/747>